MICHEL LALLEMENT

TENSIONS MAJEURES

Max Weber, l'économie, l'érotisme

nrf essais

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

DES P.M.E. EN CHAMBRE — TRAVAIL ET TRAVAILLEURS À DOMICILE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI, Paris, L'Harmattan, 1990.

HISTOIRE DES IDÉES SOCIOLOGIQUES, Paris, Colin, 2 volumes, 1993. Quatrième édition : 2012.

SOCIOLOGIE DES RELATIONS PROFESSIONNELLES, Paris, La Découverte, 1996. Deuxième édition : 2008.

LES GOUVERNANCES DE L'EMPLOI — RELATIONS PROFESSIONNELLES ET MARCHÉ DU TRAVAIL EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE, Paris, Desclée de Brouwer, 1999.

TEMPS, TRAVAIL ET MODES DE VIE, Paris, PUF, 2003.

LE TRAVAIL. UNE SOCIOLOGIE CONTEMPORAINE, Paris, Gallimard, Folio, 2007.

LE TRAVAIL DE L'UTOPIE. GODIN ET LE FAMILISTÈRE DE GUISE, Paris, Les Belles Lettres, 2009.

LE TRAVAIL SOUS TENSIONS, Auxerre, éditions Sciences Humaines, 2010.

Extrait de la publication

nrf essais

Extrait de la publication

Michel Lallement

Tensions majeures

Max Weber, l'économie, l'érotisme

Gallimard

Extrait de la publication

Michel Lallement (1962-)

Sociologie :
Histoire de la sociologie : Max Weber ; religion et capitalisme ; rationalisation ; modernité ; érotisme ; travail.
Féminisme

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

Un profane ne peut imaginer la confusion que suscite (…) l'emploi du terme « valeur » — cet enfant de douleur de l'économie politique.

Max Weber,
Essais sur la théorie de la science,
Paris, Plon, 1992, p. 195.

Max Weber : Vous n'iriez pas jusqu'à affirmer que l'érotisme soit porteur d'une valeur ?
Else Jaffé : Mais certainement.
Max Weber : Laquelle donc ?
Else Jaffé : La beauté.

Ingrid Gilcher-Holtey,
« Max Weber und die Frauen »,
in C. Geuss, J. Kocka (Hg), *Max Weber. Ein Symposium*, Munich, Deutscher Taschenbuch, 1988, p. 150.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Introduction

Ses proches le savaient : Max Weber était un volcan. Toujours prêt à exploser, incapable de contenir une énergie bouillonnante, le sociologue a chèrement payé de sa santé un tempérament de feu que la dépression est venue durement contrarier. Le philosophe Karl Jaspers, qui le connaissait bien, a très gentiment croqué son ami en peignant sommairement l'homme et ses multiples contradictions[1]. Max Weber affichait un physique imposant, n'était pas avare de gestes amples et expressifs mais quelle chaleur humaine et quelle grâce dans le mouvement ! Ses accès de colère étaient par ailleurs fort spectaculaires. Ils pouvaient gâcher soudainement le calme et la sérénité dont Max Weber savait pourtant faire preuve. Sa détermination enragée dans les débats politiques et scientifiques cachait mal, elle aussi, une gentillesse exceptionnelle et sans borne aucune. Sur un tout autre registre, la simplicité presque enfantine du sociologue allemand tranchait avec les préoccupations intellectuelles qui, jamais, ne cessèrent de le tourmenter. Mû par une indomptable volonté de savoir, il était capable de surmonter toutes les difficultés pour bonifier son intelligence du monde. Mais il pouvait aussi, par moments, se laisser gagner par une sombre et triste indifférence. Tenaillé par des

questions fondamentales sur l'Homme, Max Weber n'en était pas moins fin technicien dans les domaines les plus divers des sciences de l'esprit et de la culture. Frotté à la philosophie de Friedrich Nietzsche, il n'ignorait rien de la guerre des dieux. Il a toujours tenu ferme cependant pour exiger l'objectivité absolue des sciences économiques et sociales.

Cette description ne tient pas de l'effet de manches. Celui qui, toute sa vie durant, a fait commerce d'idées et qui tenait *Nüchtern* (sobriété) pour l'un de ses mots favoris aimait aussi la boisson et la bonne chère, jusqu'à l'excès parfois. Plus généralement, Max Weber n'a pas été épargné par les multiples épreuves qui transforment le cours d'une vie ordinaire en un fleuve aux flots tumultueux. Sa carrière professionnelle en dit long à ce sujet : savant hanté par la politique, le professeur était peu enclin au repli frileux sur sa chaire universitaire et son libéralisme a pu souffrir des options nationalistes qui, un temps, furent les siennes. Autre paradoxe significatif : suspecté d'avoir bâti une sociologie peuplée de concepts masculins, il était sensible à la cause des femmes. Sa vie privée le confirme. Le sociologue approuvait l'engagement féministe de son épouse, Marianne, ce qui ne l'empêchait pas d'adopter parfois des avis et des comportements aux relents patriarcaux. À la croisée du professionnel et du domestique, un épisode révèle la force de ces tensions multiples[2]. En 1893, Max Weber mène, avec Paul Göhre, une enquête sur le monde des ouvriers agricoles de l'est de l'Elbe. Une fois les questionnaires récupérés, il faut les dépouiller, puis entamer un long et très fastidieux traitement des données. Max Weber se lasse très vite et confie la tâche à Marianne. Au diable les contradictions et qu'importe le cliché du moment qui, y compris parmi les universitaires, assimile la science au masculin et les émotions au féminin. Pour Max Weber, aucun doute n'est permis :

cette activité pesante, dont au demeurant le sociologue n'attend guère de plus-value scientifique, est une tâche typiquement féminine. Aux femmes la triste besogne.

RATIONALISATION, RATIONALISATIONS

Chaque époque lit ses classiques avec des lunettes et des enjeux qui lui sont propres. Max Weber n'échappe pas à la règle. En France, après la Seconde Guerre mondiale, la vulgarisation des thèses et des thèmes wébériens a permis à Raymond Aron de gagner en originalité et en légitimité dans le champ sociologique[3]. En se faisant passeur et commentateur de l'œuvre, R. Aron s'est servi du sociologue allemand comme d'un puissant antidote au marxisme de Jean-Paul Sartre et à la rhétorique abstraite de Georges Gurvitch. Il ne fut cependant pas le seul à s'appuyer sur l'auteur d'*Économie et société*. Dans les années 1950, les écrits de Max Weber ont été aussi mobilisés par des marxistes hétérodoxes pour renforcer leur critique de la bureaucratie et du stalinisme. Depuis lors, les perspectives développées pour rendre raison du travail de Max Weber ont fortement évolué. Elles sont à ce point variées qu'une recension des divers prismes d'analyse pourrait rapidement nourrir un scepticisme destructeur. « La complexité de l'œuvre de Weber fait songer à ce que Jakob Burckhard disait de Thucydide : dans mille ans, il se trouvera encore quelqu'un pour interpréter telle ou telle phrase dans un sens nouveau. Mais la multiplicité des interprétations est limitée par le nombre de prises de position significatives, même si cette limite est imprécise. Le dialogue et la communication intellectuelle restent possibles tant que nous sommes disposés à poser le problème selon notre

Extrait de la publication

propre perspective — ce que Max Weber appelle le "rapport aux valeurs" (*Wertbeziehung*) — et à accepter en principe les autres façons de poser le problème à condition, bien sûr, qu'elles ne rendent pas impossible la continuation de ce dialogue[4]. » De fait, on peut aisément le constater, Max Weber fait toujours recette.

Pour rendre raison du diagnostic wébérien, nombreux sont les commentateurs partis en quête du bon fil d'Ariane. La tâche n'est pourtant pas aisée. Le corpus légué par Max Weber est à ce point ouvert, inachevé et foisonnant qu'il n'est guère facile d'assigner à l'œuvre un sens et une portée univoques. Pour certains, l'unité des travaux — et ce qui en fait par ailleurs le prix — est principalement d'ordre méthodologique. En ce cas, Max Weber est associé à une tradition allemande de facture néo-kantienne. Dans une telle perspective, qui met l'accent sur le sens que les hommes confèrent à leur action, la rationalité ou, plutôt, les rationalités retrouvent droit de cité là où, comme dans la religion, il a souvent été question d'opium, d'effervescence collective, etc.[5]. Pour Wilhelm Hennis, la véritable originalité de Max Weber est ailleurs. L'œuvre doit être comprise comme entièrement tendue vers la fondation d'une science capable de saisir l'homme, non par morceaux, mais en son entier[6]. Une variante proche, mais plus commune, fait de Max Weber un théoricien de la modernité, dont l'intérêt premier est de forger une « sociologie tragique » qui aide à comprendre les évolutions d'un temps marqué par le désenchantement, les transformations des formes de domination ou encore la recomposition des forces politiques[7]. Comme le suggèrent aussi bien Talcott Parsons que Jürgen Habermas, ce serait plus précisément et avant tout les ajustements problématiques entre liberté et intégration qu'interrogerait systématiquement Max Weber. Entrer par le politique est un autre moyen encore

d'imputer de la cohérence au matériau wébérien. Günther Roth[8], par exemple, voit en Max Weber un libéral-démocrate qui a hérité de la Révolution de 1848 et qui s'affirme comme l'un des premiers théoriciens de la République allemande. Pour Fritz Ringer[9], en dépit de quelques incartades nationalistes, ce sont le libéralisme et le pluralisme qui, plus généralement, donnent le ton à l'ensemble des écrits et des réflexions, et qui colorent la personnalité intellectuelle du sociologue.

Ainsi que le laissent deviner toutes ces lectures, l'inlassable fascination qu'exerce Max Weber sur les sciences sociales ne s'explique pas uniquement par un héritage suffisamment riche pour laisser prise à de multiples interprétations. La force de l'œuvre réside aussi dans sa capacité heuristique à se jouer des injures du temps. La succession de problèmes jugés dominants à un moment et dans un espace donnés, tout comme les modes théoriques qui se succèdent par vagues, offrent régulièrement l'opportunité d'exploiter autrement le filon wébérien. Les politiques de traduction ont, elles aussi, leur part de responsabilité. Dans l'espace académique français, les premières traductions de Max Weber ont eu tendance à borner assez étroitement les apports du sociologue allemand à la question des articulations entre protestantisme et capitalisme. Les traductions plus récentes ont modifié notre façon de juger et donc de nous emparer de l'œuvre wébérienne. On s'aperçoit notamment qu'il y a tout intérêt à délaisser la thématique du rapport entre éthique et économie pour observer davantage les nombreuses formes de rationalisation qu'emportent avec elles les grandes religions mondiales[10].

Au vu d'un tel constat, l'ambition de ce livre est double. Il voudrait d'abord suggérer que, sans qu'on puisse lui attribuer la radicalité et la lourdeur d'une présupposée rupture épistémologique, la nouvelle direction adoptée par Max Weber à la

Extrait de la publication

fin de la décennie 1900 mérite d'être prise au sérieux. Ce tournant, ou plutôt cet élargissement, débouche sur la construction d'une sociologie des rationalisations dont nous n'avons toujours pas fini de mesurer la portée. Si cette idée d'inflexion doit être considérée avec prudence[11], tout laisse penser que Max Weber lui-même percevait ainsi sa propre trajectoire intellectuelle. Cette évolution ne contrevient pas en tous les cas à la prise de distance, entamée à partir de 1907, avec le rationalisme ascétique dont il s'était fait le héraut. En lieu et place de Jean Calvin, d'autres icônes viennent peupler son univers de pensée : F. Nietzsche, Léon Tolstoï ou encore Fedor Dostoïevski[12]. Les discussions nourries et controversées avec certains sociologues, comme Ferdinand Tönnies, Robert Michels, Georg Simmel et surtout Werner Sombart, servent également à Max Weber pour enrichir sa réflexion sur les rationalisations au sein des sociétés occidentales modernes. À Heidelberg, où il tient salon avec Marianne, il entretient dans un même esprit un compagnonnage intellectuel avec des personnalités comme Friedrich Gundolf (disciple du poète Stefan George et auteur d'essais sur William Shakespeare et Johann Goethe), Emil Lask (philosophe aux convictions anarchistes bien trempées) ou encore Georg Lukács dont les réflexions sur l'art, la beauté et l'amour comme puissances rédemptrices l'impressionnent fortement.

La seconde ambition de ce livre est aussi la plus importante. À partir d'une lecture de Max Weber, il s'agit de mettre en évidence la multiplicité des formes de rationalisation à l'œuvre dans deux domaines que tout semble *a priori* opposer : l'économie et l'érotisme[13]. Tandis que le premier de ces espaces peut être assimilé à un condensé de rationalité qui fait battre le pouls marchand du corps social, le second échappe en apparence à la cage de fer de la rationalisation. En réalité, lorsqu'on regarde de près les différents écrits que Max Weber consacre à ces deux objets, le

Extrait de la publication

contraste perd de son tranchant. Pour le sociologue allemand, l'économie et l'érotisme sont, comme d'autres sphères, des théâtres où s'affrontent inlassablement des puissances aux ambitions rationalisatrices. Incarnation des élans contradictoires de la raison moderne, ces luttes sont à la source de tensions majeures ou, autrement dit, d'oppositions irréductibles appelées à structurer durablement les pratiques et les représentations sociales. Argument principal du présent ouvrage, une telle proposition relativise très sérieusement la thèse du « désenchantement du monde » qui est presque toujours associée à la sociologie de Max Weber.

L'économie et l'érotisme ne peuvent être tenus pour autant pour de simples décalques. Au tournant du XIXe et du XXe siècle, dans le premier de ces deux champs, plusieurs groupes professionnels (des universitaires, des chefs d'entreprise, des praticiens de la Bourse…) agissent en faveur d'une extension du domaine de la raison formelle. Même s'il observe que nombre d'intérêts matériels tempèrent l'élan commun, Max Weber constate aussi à quel point, parce qu'elles baignent dans les « eaux glacées du capitalisme » (pour reprendre la célèbre formule de Karl Marx), les pratiques économiques sont largement imprégnées de cette « philosophie de cochon » (selon le mot de Thomas Carlyle) dont est si friande la théorie de l'homme rationnel. Sans échapper non plus aux frottements incessants entre le formel et le matériel, l'érotisme porte d'autres exigences, dont la construction n'est pas étrangère aux méandres des rationalisations de l'économie. En faisant le lit à d'autres valeurs, en insufflant un nouveau *pneuma* au cœur de la vie quotidienne, en balisant la voie vers un réenchantement du monde, l'érotisme offre surtout la possibilité de faire pièce à l'économicisme le plus triste et le plus sombre.

Telle qu'il est possible de la modéliser grâce à l'étude de

l'économie et de l'érotisme, contrées de l'œuvre wébérienne trop souvent négligées, la sociologie des tensions n'offre pas simplement un éclairage original sur la dynamique du changement social ou sur l'évolution de la pensée de l'auteur d'*Économie et société*. Elle peut aussi servir de boîte à outils pour qui cherche à façonner un contrepoint aux vieux schémas fonctionnalistes d'hier et aux multiples paradigmes de l'individu à la mode aujourd'hui. Max Weber nous aide à comprendre en effet que, nichées au cœur des mondes les plus variés, les tensions de la rationalisation ne sont ni des dysfonctionnements de l'ordre social ni des affaires purement individuelles. Elles sont pleinement constitutives de l'institution et de l'évolution des sociétés modernes.

TRAGÉDIE DE LA RATIONALISATION

Les sciences sociales se sont toujours préoccupées de leur histoire et de leur épistémologie. Plus qu'une stratégie destinée à fonder et à entretenir une légitimité régulièrement contestée par certaines forces qui leur sont extérieures, le geste réflexif dont elles sont coutumières traduit cette conviction que les savoirs accumulés sur les hommes et leurs sociétés n'ont de sens et d'intérêt qu'à la condition d'être pensés et utilisés en évitant le double écueil de l'universalisme et du relativisme[14]. Tandis que le premier ignore superbement les conditions de production des appareillages conceptuels, le second en fait à l'inverse le produit d'une époque, d'une culture ou encore d'intérêts bien compris. Toujours représentées dans l'espace actuel de pro-

Extrait de la publication

duction et de diffusion des connaissances savantes, les deux positions sont pareillement insatisfaisantes.

Pour échapper aux apories que l'une et l'autre de ces perspectives ne manquent pas de produire, deux postulats complémentaires doivent être admis. Il faut convenir en premier lieu que toute œuvre culturelle porte indéfectiblement la marque de son producteur, ainsi que celle des mondes que celui-ci a traversés. Il est frappant de constater par exemple à quel point un texte comme *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* est en phase avec ce que Marianne Weber considérait comme les racines les plus profondes de la personnalité de son mari[15]. Les frontières entre trajectoire biographique et production intellectuelle sont donc moins étanches qu'il n'y paraît à la lecture de maints commentaires savants. Souvent traité par les spécialistes de la pensée comme une impureté intellectuelle, ce que l'on assimile habituellement au contexte mérite en réalité d'être pris au pied de la lettre, autrement dit comme un autre texte qui permet de faire avec. À ce titre, les rapports sociaux et les expériences subjectives qui informent une trajectoire doivent bénéficier d'une considération comparable aux réservoirs conceptuels qui alimentent les fabriques à idées. En termes plus prosaïques, une controverse intellectuelle sur le rôle d'une institution économique peut avoir ceci de commun avec un élan amoureux que tous deux canalisent de l'énergie, enflamment l'esprit, attisent la passion… et peuvent donc transformer *in fine* les façons de voir et de dire le monde. Je ne m'interdirai pas en conséquence de prendre au sérieux, selon que l'objet et la situation l'exigent, des (con)textes à la matérialité variable. Pour comprendre l'originalité de la sociologie économique de Max Weber, je ferai abondamment mention, mais non exclusivement, aux travaux de ses pairs économistes. Afin d'éclairer ses différentes conceptions de l'érotisme,

Extrait de la publication

plusieurs des événements qui jalonnent la biographie de Max Weber me serviront de matériau privilégié.

De manière à tirer pleinement profit de cette stratégie quelque peu iconoclaste, il faut aussi accepter un second postulat. Celui-ci n'a rien de contradictoire avec le précédent. Qu'il s'agisse d'une peinture, d'un essai ou d'une organisation politique, les œuvres de culture sont vouées à devenir étrangères à leurs propres créateurs. Ce processus, qui a fasciné nombre de penseurs allemands, n'est pas réductible à de l'aliénation. En gagnant en abstraction, les formes sociales créent certes de la contrainte et de la domination mais elles offrent aussi des ressources et elles véhiculent un sens qui, s'il n'est pas toujours celui porté par leurs producteurs, peut toujours aider à agir, penser et sentir. Ce ballet magique correspond à ce que, en philosophe et sociologue, G. Simmel nommait la tragédie de la culture[16].

Pour donner corps à ces options épistémologiques, l'enquête porte ici, je l'ai dit, sur deux univers dont le choix n'est pas dû au hasard. Les transformations de l'économie et de l'érotisme révèlent l'ampleur de mutations qui, lorsque la sociologie gagne ses premiers galons institutionnels, n'ont pas manqué de susciter l'interrogation. L'économie d'abord est inséparable de la question sociale. Au XIXe siècle, celle-ci n'épargne aucune des sociétés en voie d'industrialisation. L'érotisme ensuite a directement à voir avec la *Frauenfrage* (question de la femme[17]) qui, au même moment, bouscule ces mêmes sociétés. L'Allemagne ne fait pas exception. Assez curieusement pourtant, les travaux que Max Weber a consacrés à ces deux thématiques n'ont guère suscité d'intérêt massif parmi les spécialistes — français tout du moins — du sociologue allemand. Du point de vue économique, l'essentiel des réflexions s'est concentré sur les affinités électives entre protestantisme et

Extrait de la publication

capitalisme et, dans une moindre mesure, sur la portée économique de l'éthique des grandes religions mondiales. Or l'éventail des questionnements économiques de Max Weber est autrement plus étendu. Qu'il s'agisse de l'agriculture, de la Bourse, de la politique économique, du capitalisme antique, de l'histoire économique, des liens entre religion et économie ou encore de la méthodologie et des concepts utilisés par les économistes, les objets et les thèmes de nature économique auxquels il porte attention au fil des années sont multiples et diversifiés[18]. Il se trouve par ailleurs que, dans plusieurs de ces travaux, et non des moindres (*Économie et société* notamment), Max Weber déploie une sociologie originale dont les ressorts ont été trop rarement mis à nu. L'érotisme, quant à lui, a été tenu à l'écart de la grande majorité des études wébériennes. Il est quelques exceptions notables depuis la fin de la décennie 1980[19], mais elles restent marginales. Cette question permet pourtant d'aborder concrètement la dynamique des rapports sociaux fondamentaux qui structurent les sociétés modernes et d'alimenter une sociologie des formes et des effets de la rationalisation.

Max Weber a vécu personnellement certaines des tensions majeures dont l'économie et l'érotisme sont les creusets et les vecteurs. Après avoir suivi une formation de juriste, Max Weber — on l'oublie souvent aujourd'hui — fut considéré, tout au long de sa carrière académique, comme un économiste. Les emplois qu'il occupe à l'université sont tous labellisés en économie. Fait également significatif, Max Weber propose la création d'une section « économie théorique » au sein de l'Association allemande de sociologie (*Deutsche Gesellschaft für Soziologie*) à la fondation de laquelle il contribue activement, avant de prendre définitivement ses distances en 1912 en raison de différends méthodologiques qui suscitent ensuite la publication de son « Essai sur le sens

Extrait de la publication

de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques ». Max Weber participe de surcroît à de nombreux débats entre économistes (sur la monnaie, la planification, les prix, le travail…) et il a des idées arrêtées quant aux mérites respectifs des forces intellectuelles en présence. On ne peut être que frappé à ce sujet par l'importance de la tension théorique qui informe son analyse des faits économiques. Une anecdote fournit à ce propos un indice intéressant. Quand il est recruté comme professeur à Heidelberg, il gagne rapidement l'estime de ses collègues et des étudiants par la qualité de ses conférences. Mais, en 1898, *Der Sozialistische Student* (L'étudiant socialiste) rapporte aussi la déception de « ceux qui avaient attiré Weber à Heidelberg dans l'espoir de renforcer l'école historique », ceux-ci ont été « profondément déçus lorsqu'ils se sont aperçus qu'il était en fait un "champion de l'école autrichienne"[20]. »

À la différence de l'économie, les relations entre les sexes peuvent paraître éloignées des préoccupations de Max Weber. Il n'en est rien. Même si, à l'évidence, son œuvre délaisse la question de la femme, le sociologue n'ignore pas la *Frauenfrage*. Son épouse, Marianne, a beaucoup écrit sur le sujet et Max connaît parfaitement les contributions et convictions de celle qui partage sa vie. En 1906, il prend lui-même la plume dans le *Frankfurter Zeitung* pour rédiger un article sur la situation des femmes dans l'industrie moderne[21]. En Allemagne, comme en France ou aux États-Unis, la littérature spécialisée sur les questions sociales se fait par ailleurs l'écho des préoccupations et travaux sur la condition féminine. Cela est vrai au premier chef pour l'*Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* (Archives de sciences sociales et de politique sociale), revue à la direction de laquelle Max Weber est associé. En 1908, l'*Archiv* publie une longue recension d'Alice

Extrait de la publication

George Steiner *Réelles présences. Les arts du sens* (*Real Presences. Is there anything* in *what we say ?*; traduit de l'anglais par Michel R. de Pauw).

George Steiner *Passions impunies* (*No Passion spent*; traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat et Louis Évrard).

George Steiner *Grammaires de la création* (*Grammars of Creation*; traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat).

George Steiner *Maîtres et disciples* (*Lessons of the Masters*; traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat).

George Steiner *Poésie de la pensée* (*The Poetry of Thought*; traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat).

*Salah Stétié *Les porteurs de feu et autres essais.*

Ian Tattersall *L'émergence de l'homme. Essai sur l'évolution et l'unicité humaine* (*Becoming Human. Evolution and Human Uniqueness*; traduit de l'anglais [États-Unis] par Marcel Blanc).

Emmanuel Todd *L'origine des systèmes familiaux,* tome 1 : *L'Eurasie.*

*Miguel de Unamuno *L'essence de l'Espagne* (*En torno al Casticismo*; traduit de l'espagnol par Marcel Bataillon).

Jean-Marie Vaysse *L'inconscient des Modernes. Essai sur l'origine métaphysique de la psychanalyse.*

Patrick Verley *L'échelle du monde. Essai sur l'industrialisation de l'Occident.*

Paul Veyne *René Char en ses poèmes.*

Michael Walzer *Traité sur la tolérance* (*On Toleration*; traduit de l'anglais [États-Unis] par Chaïm Hutner).

Harald Welzer *Les exécuteurs. Des hommes normaux aux meurtriers de masse* (*Täter. Wie aus ganz normalen Menschen Massenmörder werden*; traduit de l'allemand par Bernard Lortholary).

Harald Welzer *Les guerres du climat. Pourquoi on tue au* XXI*e siècle* (*Klimakriege. Wofür im 21. Jahrhundert getötet wird*; traduit de l'allemand par Bernard Lortholary).

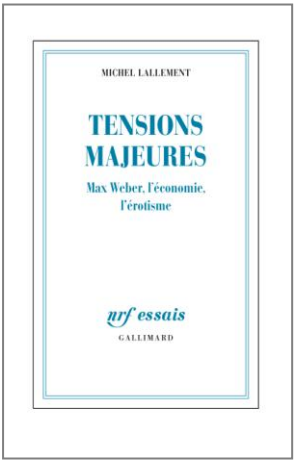
Bernard Williams *L'éthique et les limites de la philosophie* (*Ethics and the Limits of Philosophy*; traduit de l'anglais par Marie-Anne Lescourret).

Bernard Williams *Vérité et véracité. Essai de généalogie* (*Truth and Truthfulness. An Essay in Genealogy*; traduit de l'anglais par Jean Lelaidier).

Yosef Hayim Yerushalmi *Le Moïse de Freud. Judaïsme terminable et interminable* (*Freud's Moses. Judaism Terminable and Interminable*; traduit de l'anglais [États-Unis] par Jacqueline Carnaud).

Levent Yilmaz *Le temps moderne. Variations sur les Anciens et les contemporains.*

Patrick Zylberman *Tempêtes microbiennes. Essai sur la politique de sécurité sanitaire dans le monde transatlantique.*



Tensions majeures.
Max Weber, l'économie, l'érotisme
Michel Lallement

Cette édition électronique du livre
Tensions majeures. Max Weber, l'économie, l'érotisme
de Michel Lallement
a été réalisée le 09 avril 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070140428 - Numéro d'édition : 249761).
Code Sodis : N54786 - ISBN : 9782072485077
Numéro d'édition : 249763.

Extrait de la publication